

Plínio Walder PRADO Jr

Après la maison^(*)

(Architecture, crise de l'habitat et *Unheimlichkeit*.)

1. En 1944, dans son exil nord-américain Theodor Adorno écrit : "*Le temps de la maison est passé.*" Au cours des mêmes années, Wittgenstein, lui-même architecte de la célèbre maison du 19 Kundmannngasse à Vienne (mais qui connut un destin peu honorant, échappant in extremis à la démolition prévue par les promoteurs), note dans son cahier : "*L'architecture éternise et magnifie quelque chose. C'est pourquoi il ne peut y avoir d'architecture là où il n'y a rien à magnifier.*" Toujours vers la même époque, Heidegger conclut sa conférence sur "bâtir habiter penser" en soutenant que *la véritable crise de l'habitation, c'est que les humains ne savent pas encore habiter*¹.

Qu'est-ce qui s'indique à travers ces divers propos, tenus à un même moment par des penseurs si irréductiblement différents ? Qu'est-ce qui s'y donne à entendre quant à la condition contemporaine de l'habitat, et donc de l'espace et du temps, du proche et du lointain, du déplacement et de la demeure ?

(*) Paru dans *Exposé*, 3 (1996).

¹ Th. Adorno, *Minima moralia*, tr. fr. Kaufholz et Ladmiral, Payot 1980; L. Wittgenstein, *Remarques mêlées*, tr. fr. Granel, T.E.R. 1984; M. Heidegger, *Essais et conférences*, tr. fr. Préau, Gallimard 1958.

Les présentes remarques, fragmentaires, elles-mêmes sans domicile, "en cours", s'essaient à repérer sur le vif, à travers ces propos, l'émergence de la vraie *crise*, celle dans laquelle nous errons, sans abri aujourd'hui : la crise de l'habitat, de l'habitation, celle de l'*après-maison*, du sans-abri et de l'émigration, du déracinement et de l'errance. Au fil des notes on verra poindre l'incontournable question : qu'en est-il désormais de l'être humain comme *habitant*, séjournant en tant que tel sur la terre, à partir du moment où son corps s'affranchit des conditions de vie terrestres ?

2. C'est au § 18 des *Minima moralia* que Adorno prend note de la disparition du "temps de la maison". Le jugement ne porte pas "seulement" sur la destruction des maisons et des villes européennes, sur la spéculation immobilière dévastatrice, "l'architecture fonctionnelle" (*die neusachlichen*), utilitaire, "qui ne produit que étuis pour béotiens confectionnés par des experts". Evidemment "comme toujours, c'est pour ceux qui n'ont pas le choix que la situation est la plus difficile. Ils habitent sinon dans des bidonvilles, du moins dans des *bungalows* mais, demain déjà, ils coucheront peut-être dans des cabanes de jardinier, dans des caravanes ou dans leurs voitures, sous la tente ou à la belle étoile."

Ce passage précède immédiatement la sentence citée sur la fin de la maison. Le paragraphe s'intitule : "*Asiles pour sans-abri*." Un demi siècle après – aujourd'hui, précisément – le *Haut-Commissariat aux réfugiés* fait état de l'ampleur sans précédent des exodes sur la planète. Crise dans laquelle l'existence même du *Haut-Commissariat*, sa survivance, se trouve mise en cause : cinquante millions environ de personnes "déplacées" sur la surface de la terre (un être humain sur cent dix), déterritorialisées, expatriées, sans domicile ni pays fixe, réfugiées et sans asile².

² *Les réfugiés dans le monde : en quête de solutions*, La Découverte 1995. De cet afflux d'exilés, 27 millions sont sous la responsabilité du Haut-Commissariat aux réfugiés. Il va sans dire que le grave défi

3. Le constat de fin de la maison n'épargne pas non plus la quiétude familiale et le bien-être rassurant de l'intérieur bourgeois, qui avaient déjà "quelque chose d'insupportable", même pour le "dernier des bourgeois", l'intellectuel. "Chaque élément du confort que nous y trouvons", confie Adorno, était acheté "au prix d'une trahison de nos exigences intellectuelles" (qui étaient celles de la critique de l'économie politique). La fin de la maison est inséparable de la mort de la famille, annoncée par Baudelaire, Marx et Engels. A cette disparition correspond le "désastre subjectif enfoui dans les profondeurs de l'individu" et le démantèlement de ses dernières "forces de résistance". C'est en tant que défense désespérée contre cette dévastation de l'intimité que se dresse le fantasme ou la fantasmagorie de l'"intérieur". A la question *qu'est-ce que habiter?*, l'intérieur bourgeois répond en somme : c'est laisser des traces; c'est-à-dire pallier à l'angoisse due à la destruction industrielle de l'expérience et des identités³.

4. En partant de l'état des lieux de l'effondrement des maisons, de la perte générale du *lieu* et de la déportation des populations, le jugement adornien

que représente l'importance des nouveaux flux de "sans patrie" en quête de feu et de lieu (marée montante avec l'écroulement du "rideau de fer" et la détresse absolue des déshérités du Sud) exige une tout autre "approche" que celle par la fortification de l'"endiguement" – économique, juridique, policier – que bâtit actuellement l'Europe communautaire des experts (Cf. *Libération* du 15 nov. 1995).

³ Rappelons-nous le tableau de l'"intérieur" comme embaumement que brosse Walter Benjamin dans son *Baudelaire* : "On perçoit depuis Louis-Philippe dans la bourgeoisie un effort pour se dédommager du peu de traces que laisse la vie privée dans la grande ville. Elle cherche ce dédommagement entre ses quatre murs. Tout se passe comme si elle mettait un point d'honneur à sauver de la disparition dans l'éternité des siècles, sinon son existence terrestre, du moins ses articles d'usage courant et ses accessoires. Elle prend infatigablement l'empreinte d'une foule d'objets; elle cherche des fourreaux et des étuis pour les pantoufles et pour les montres, pour les thermomètres et les coquetiers, pour les couverts et les parapluies. Elle préfère les housses de peluche et de velours qui conservent l'empreinte de chaque contact. Avec le style Makart – le style du second Empire finissant – l'appartement devient une sorte de coquille. Ce style considère que l'appartement représente l'enveloppe de l'individu et il l'y dépose avec tous ses accessoires, gardant ainsi fidèlement sa trace comme la nature conserve dans le granit celle d'une faune disparue." (tr. fr. Lacoste, Payot 1982, pp. 70-71). "De là naît le roman policier, qui est à l'affût de ces traces", note ailleurs Benjamin, qui voyait en Edgar Poe, ce maître de la *Unheimlichkeit*, du familier étrangement inquiétant, "le premier physionomiste de l'intérieur."

tranche sur la *possibilité* même d'*habiter*. "*La possibilité d'habiter est anéantie (vernichtet)*". Et elle l'est, ajoute-t-il, par l'échec de la promesse socialiste, la ruine de sa "*possibilité*" historique, qui est la ruine d'une certaine *historicité*, donc de toute une *politique* : la politique moderne, occidentale, humaniste, de l'émancipation universelle des humains. Ce désastre, la dés-historicisation et la dé-politisation, apparaissent maintenant comme indissociables du processus général, techno-scientifique, terrestre (cosmique ?) de *dés-habitation*.

L'anéantissement de la possibilité d'habiter se poursuit toujours, "jusque" dans les sociétés démocratiques développées, par des moyens autres dorénavant, télé-technologiques, électroniques, économiques. Il accomplit "ce que l'évolution immanente de la technique a décidé depuis longtemps", et dont la vérité se dévoile dans la construction des *camps* – de travail, de concentration –, voire dans la ville, ou en tout cas le bidonville, comme *camp*. (On sait que, vingt ans après, la *Dialectique négative* rassemblera en ce mot le "dit" de l'écriture littéraire de Beckett : "Ce qui est, dit-il, est comme un camp de concentration." L'écriture elle-même ne demeure que dans l'épreuve et comme épreuve de l'inhabitable.)

5. La seule attitude qu'Adorno entrevoyait face à ce désastreux état des lieux était une "attitude suspensive", radicalement sceptique, "qui ne s'engage à rien". Le dégagement de la pensée solitaire comme gage de solidarité. Cette attitude se traduit, à l'occasion, par une formule inspirée du *Gai savoir* : désormais, "*il fait partie de la morale de ne pas habiter chez soi.*" Morale de la mobilité, du déplacement, de la dépropriation ? On songe à l'errance de Nietzsche, à celle de Wittgenstein, à l'exil d'Adorno lui-même et de tant d'autres à travers le siècle. Les *Minima moralia* sont elles-mêmes des micrologies écrites en émigration, sorte de journal du philosophe déraciné, égaré, hanté par la disparition du *dominium* philosophique concernant la vie juste (*richtige Leben*).

Ce qu'exige en principe la "morale" qui prescrit de délaisser le chez-soi, c'est de dés-habiter les rapports d'échange, "la vie où tout est commerce". Mais Adorno est le premier à remarquer la paradoxe qui sous-tend une telle moralité, son aporie, et qui n'est autre que l'attestation inexorable de ceci qu'"il ne peut y avoir de vraie vie (*richtiges Leben*) [donc de véritable habitation, de vrai *habitat*] dans un monde qui ne l'est pas."

6. "Pour qui n'a pas de patrie, lit-on au § 51, il arrive même que l'écriture devienne le lieu qu'il habite." Cependant, à bien y réfléchir, ce "lieu" s'avère inhabitable par excellence. "Comme jadis la famille", celui qui écrit produit aussi "les inévitables déchets et débris de toute sorte", des détritits à éliminer de son espace "domestique". Que faire de ceux-ci, s'"il n'a plus de grenier", de débarras, et étant donné qu'"il n'est jamais facile de se séparer de son rebut" ? Et puis, comment séparer avec discernement l'écorce du noyau, alors qu'on avance dans l'inconnu (et déjà *ici même*, au cours de *ces* remarques) ? Certes, on n'*écrit* que sous l'impératif exigeant d'avoir à "ménager" (habiter, faire le ménage, "arranger") son écriture, d'avoir à renoncer de soi-même à ses déchets. La "maison" de l'écriture est hantée, menacée par tout ce qui pousse, prolifère, l'encombre et la parasite à son insu (mots usagés, syntagmes tout faits, redites inaperçues, etc.). C'est pourquoi, insiste Adorno, "il ne faut jamais raturer avec parcimonie." Principe qui trouve son accomplissement impitoyable dans le labeur sisyphéen, fanatique de Flaubert (emblématique pour une modernité qui dès la moitié du siècle dernier, au moins, ne disposait précisément plus des fondations et de l'*abri* de la poésie et de la rhétorique classiques). Méfiance, inquiétude, obstination, détresse : dans l'écriture on ne se trouve jamais en repos, chez soi. Nul apaisement, nulle "installation" n'y est possible. Sa condition exige plutôt la dépropriation, l'"étrangement", la *dés-habitation*. On n'*écrit* que dans une sorte de

langue étrangère, disait Proust. Affolement de l'impossible voix beckettienne.

Adorno finalement en convient : "L'écrivain n'a en fin de compte pas même le droit d'habiter dans l'écriture." Faut-il y ajouter qu'il *ne peut pas non plus*, pour autant, ne pas être hanté, aimanté par l'horizon d'une habitation, au demeurant impossible ?

7. En retenant ce qui vient d'être brièvement esquissé, il faut maintenant considérer la thèse suivante : c'est depuis cette impossibilité d'*habiter* – y compris d'habiter (dans) l'écriture – que quelque chose comme l'habitation, l'habitat et l'écriture peuvent devenir possibles. C'est peut-être à cette seule condition que la question de "la maison" et de l'habitation en général pourra être *radicalement repensée* : en partant du non-habitat, voire de l'inhabitable, de l'indomesticable, donc du non-familier et de l'inquiétant, ce qui n'a pas de cité ni de site, qui est sans feu ni lieu, car il doit toujours d'abord participer à la fondation et au bâtiment de tout cela.

Voilà l'idée qui devrait orienter ces réflexions. N'est-ce pas cette question même, de l'inhabitable au sens dit, qui émerge désormais toute nue, à l'échelle de l'humanité entière, avec le *déracinement* spatial et temporel auquel les télé-technologies soumettent et soumettront les conditions de la vie sur terre ? Mais qui saurait dire alors, aujourd'hui, quelles seront les chances d'une nouvelle manière – radicale, inaugurale – de penser l'habitat ? Car le déracinement télé-technologique soulève une question sans précédent, impensable jusqu'à maintenant, celle de l'humain et de son corps, en tant qu'ils s'enracinent et s'inscrivent dans l'*aire d'habitation terrestre* : qu'en est-il de ce "paradigme" dès lors qu'avec le développement techno-scientifique l'homme semble voué à s'émanciper des conditions terrestres ?

8. Cette angoisse régit le leitmotiv heideggerien du déracinement, de la *Heimatlosigkeit*, la perte de la terre où l'on est chez soi, en même temps que son "désir désespéré" d'ancrage terrestre, "d'enraciner l'ici de l'origine comme *humus*, comme lieu *terrestre*, et l'habitation comme demeure *terrestre* de l'homme..."⁴ Au fin fond de la *Hütte* de Todtnausberg la pensée n'est pas moins exposée à la *Heimatlosigkeit*, inquiétée par le retrait du sol propre.

C'est à ce leitmotiv qu'est référé et subordonné, dans les conférences sur l'habitation, le problème de "la crise du logement". Rappelons en un mot la charpente de l'argument (dont a été prélevé le propos cité en tête de ces remarques) : 1. la véritable crise de l'habitation ne consiste pas dans le manque de logements (même si celui-ci était résolu, on n'*habiterait* pas pour autant⁵); elle réside en ceci que les humains "en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter"; 2. le déracinement de l'homme (son impossibilité d'habiter) consisterait en ceci qu'il ne considère la véritable crise de l'habitation comme étant *la* crise, la détresse; 3. or justement considéré, le déracinement est le seul *appel* invitant les humains à *habiter*, à apprendre à bâtir depuis l'être véritable de l'habitation. De cet appel de la *Heimatlosigkeit*, de l'écoute qu'il requiert, la pensée attend donc le "renversement" radical de l'incapacité de l'homme à bâtir et à habiter.

⁴ J. Derrida, "Faxitexture", *Exposé*, 2 (1995), pp. 98-112.

⁵ "Notre habitation est pressée et contrainte par la crise du logement. En fût-il même autrement, notre façon d'habiter est aujourd'hui bousculée par le travail, rendue instable par la course aux avantages et au succès, prise dans les sortilèges des plaisirs et des délasséments organisés. S'il arrive pourtant que notre habitation laisse encore une place, et un peu de temps, à la poésie, alors ce qui a lieu dans le cas le plus favorable, c'est qu'on s'occupe de belles-lettres, que les poèmes soient imprimés ou radio-diffusés. La poésie est alors niée..." (*EC, op. cit.*, pp. 224-5). Tout ce passage indique que, sous le nom de "culturel" (disons : la sphère du bavardage, *Gerede*, selon Heidegger; la *Kulturindustrie* selon Adorno; aujourd'hui le système planétaire d'information multimédia), c'est une vaste entreprise qui se met en place et qui travaille à perpétuer l'impossibilité d'habiter.

9. Penser la maison, la re-fondation du chez soi (*Heim, Heimisch*), depuis l'absence de sol, l'étrangeté (*Heimatlosigkeit, Unheimlich*) : un tel geste constitue lui-même un *topos*, un lieu d'insistance de la langue heideggerienne. C'est ce lieu qu'il va falloir aussi interroger. Repéré ici dans les conférences de 1951, il est en résonance avec *Sein und Zeit* (1927) et la détermination existentielle-ontologique de l'inquiétant ou de l'inquiétante, de l'étrangeté du familier, de la *Unheimlichkeit* comme mode fondamental d'être au monde. Ce que désigne l'analytique de l'être-là comme être originalement jeté, livré à lui-même en son être (exposé à la *Hilflosigkeit*, à une détresse initiale, dirait Freud depuis un tout autre lieu), pas-chez-soi (*Unzuhause*) qui est son chez soi (*Zuhause*)⁶. De sorte qu'"être au monde sur le mode de la quiétude familière est un mode de l'étrangeté, de la *Unheimlichkeit* de l'être-là, et non l'inverse." L'étrangeté inquiétante, la dépropriation (*Enteignis*) est première, et c'est à partir d'elle que la quiétude, le chez soi, l'*habitare* deviennent possibles.

Au regard du sujet qui nous occupe et nous inquiète ici, il importe de cerner de près cette détermination du chez soi à partir du "pas-chez-soi", *Unzuhause*. Nous nous limiterons ici à amorcer un travail de lecture en cette direction. On devine à quel point une pensée de la possibilité ou de la promesse de l'habitation, une pensée de l'habitat, du familier et de l'étranger, du domestique et de l'inquiétant, du *topos* et de l'*atopos*, en dépend.

10. C'est le concept de *Unheimlichkeit* qui rassemble et porte la pensée ici. Comme de règle son élaboration, dans *Sein und Zeit* et au-delà, fait appel aux ressources les plus enfouies, les plus oubliées de la langue; en l'occurrence celles que mobilise le champ ouvert par la racine ou le foyer *Heim – home*, maison, foyer, chez-soi – avec tous les éléments, les affixes, les inflexions qui au cours

⁶ *Sein und Zeit*, tr. fr. Vezin, d'après Boehm, De Waelhens, Lauxerois et Roëls, Gallimard 1995, § 40.

des âges et des usages viennent *travailler*, doubler, déplacer, équivoquer et inquiéter, hanter (ancien scandinave : *heimta*) cette racine ou ce foyer.

Il faut dire de ce concept ce que Heidegger disait du *deinon* grec (qu'il traduisait précisément par *unheimlich*) : qu'il est d'une ambiguïté elle-même inquiétante (*unheimlichen Zweideutigkeit*).

On sait que Freud aussi était attentif à cette inquiétante ambiguïté, qui indique l'objet même de la psychanalyse. La signification du mot *heimlich*, notait-il, évolue vers l'ambivalence, marque de l'inconscient, "jusqu'à ce qu'il finisse par coïncider avec son contraire *unheimlich*."⁷ De sorte que l'inquiétant ou l'étranger, le *xenos*, c'est le familier lui-même. Faisant passer ainsi le "familier" en "non-familier", en "étrangeté familière", l'usage linguistique corroborait la théorie du refoulement, "puisque ce *Unheimlich* n'est en réalité rien de nouveau ou d'étranger, mais quelque chose qui est pour la vie psychique familier de tout temps, et qui ne lui est devenu étranger que par le processus du refoulement." On connaît l'argument freudien. Le refoulement, excluant l'affect *dans* la maison, le contraignant à demeurer secret (*geheim*), chose extérieure à l'intérieur, se marque justement par le préfixe *Un-*. L'angoissant, l'*unheimlich*, c'est le retour de ce familier banni, du *Heimlich* refoulé, "qui aurait dû rester dans l'ombre et qui en est sorti." Voilà ce que la langue et son travail donnent à écouter et à penser : que l'inquiétant – en termes heideggeriens : l'étranger (*Unheimisch*) qui nous rejette hors de la quiétude (*Heimlichen*) et nous empêche de rester dans notre élément (*einheimisch*) – vient de ceci que l'étrangeté et la menace résident au sein de la maison et du familier.

⁷ S. Freud, *Das Unheimliche*, tr. fr. Féron, Gallimard 1985. On peut condenser le déplacement de sens dont parle Freud dans un enchaînement à trois chaînons : *heimlich* = familier, intime → caché, secret → obscur, étranger, inquiétant (*unheimlich*).

11. L'étranger chez soi, ce qui ne fait pas partie de la maison (*Heim*) et pourtant y habite (la *squatte*, tel un clandestin : *heimlich*), voilà l'inquiétant, *unheimlich*. Pas de *Heim* sans cette exclusion (*Un-*) au dedans (*heimlich*). Inscrite dans l'ambiguïté inquiétante du mot, dont parlent et partent Freud et Heidegger. Par conséquent, point de maison ou de chez soi sans une certaine structure du *squatting*; sans le séjour clandestin d'une étrangeté demeurant au sein de l'intimité domestique, présupposée par cette domesticité et recelée en celle-ci. Excentrant, disloquant ou délogeant par là même le *dominus* (le maître, le *moi*).

En ce sens toute maison serait *unheimlich*, hantée, "étrangée". Minée de menaces, secrets, fantasmes, terreurs, intrigues; harcelée par la *Unheimlichkeit* qu'elle abrite en son sein, qui l'habite à son insu. Parmi les cas d'*Unheimlich* touchant directement le motif de la maison, du chez-soi et de l'abri, Freud cite précisément celui de la maison *unheimlich*, dont la hantise se rattache au rapport affectif à la mort, aux morts et à leur retour dans la maison, aux lieux habités par les morts. Rapport à la fois archaïque et toujours vivace, souligne Freud, à travers lequel "l'angoisse primitive", l'attitude affective ambiguë à l'égard des morts et de la mort persiste. A cette *Unheimlichkeit* se rattache aussi le "fantasme effrayant" d'être enterré vivant, où Freud voit la transmutation d'un tout autre fantasme, celui de vivre dans le sein maternel, de demeurer dans l'"étrange vie prénatale".

Enfin, toutes ces histoires de morts exhumés et d'inhumés vivants, d'entrée dans et de sortie hors de – *l'humus*, la vie, la mort –, de sortie de et de retour à la terre-mère ou la terre-*humus*, tout cela nous permet de relier à la série des maisons hantées le cas le plus étrange, si l'on peut dire : celui du sexe féminin comme *unheimlich*. Or si comme dit Freud, cela touche à la terre, la maison ou la matrice originaires, alors c'est encore un cas de *Heimatlosigkeit*, qui reste à analyser : "Il se trouve que cet étrangeté inquiétant est l'entrée de l'antique terre natale [*Heimat*] du petit d'homme, du lieu dans lequel chacun a séjourné une

fois et d'abord. 'L'amour est le mal du pays [*Heimweh*, la nostalgie de la terre où l'on était chez soi]', affirme un mot plaisant, et quand le rêveur pense jusque dans le rêve, à propos d'un lieu ou d'un paysage : 'Cela m'est bien connu, j'y ai déjà été une fois', l'interprétation est autorisée à y substituer le sexe ou le sein de la mère. L'étrangement inquiétant est donc aussi dans ce cas le chez-soi [*das Heimische*], l'antiquement familier d'autrefois."

12. Heidegger aussi donne à déchiffrer, et à travers Sophocle également, l'inquiétante ambiguïté qui hante le *Heim*. Dans le commentaire de 1935 consacré au premier chœur de l'*Antigone*, c'est encore le mot de *Unheimlichkeit* qui vient régir la traduction du texte grec, sa lecture, et *dire* "le trait fondamental de l'essence de l'homme" : "L'homme est *to deinotaton*, ce qu'il y a de plus inquiétant parmi l'inquiétant (*das Unheimlichste des Unheimlichen*)."

Que la détermination de la *Unheimlichkeit* "originale" se donne à entendre à partir de l'*Antigone*, cela devient encore plus signifiant au regard de la question qui nous préoccupe ici. Toute l'*Oidipodeia* est la saga du désastre de la Maison, du malheur, *atè*, qui hante le clan de Laïos et le destin de la *polis*. En outre, dans la tragédie d'*Antigone* il est précisément question de terre, de *humus* et d'habitat, de consanguinité et d'inhumation, de morts sans sépulture ou sans abri (qui jonchent toujours, aujourd'hui encore comme chacun sait, les régions de l'Europe et de la terre) et de vivants inhumés, de dette à l'égard des morts et de viol "technique" de l'ordre cosmologique. Tout cela se jouant dans le différend qui oppose la loi de la *polis* à celles, ancestrales, non-écrites (*agraptà*) des dieux. Celles dont se réclame *Antigone*, sœur et enfant d'*Oedipe*, l'étrangère hybride (*metoikos*) sans foyer ni cité.

13. Il est impossible d'évoquer ici, même sommairement, l'élaboration heideggérienne de la détermination grecque, tragique, de l'être-homme comme *unheimlich*. Retenons seulement, en vue d'une relecture à suivre, trois motifs conducteurs qui affectent directement notre sujet. Ils caractérisent la *Unheimlichkeit* comme terreur constitutive de l'étant dans son ensemble; comme violence de la *tekhnè* exercée par l'être-là; et comme événement dans lequel l'étant se dévoile et ouvre la possibilité de l'habitation.

1. Relisant Sophocle depuis la pensée ouverte par *Sein und Zeit*, Heidegger s'attache à faire entendre que l'étrangeté et l'inquiétude chez soi sont initiales, que l'in-quiétant au sein de la quiétude précède et détermine l'être de l'homme. A la fois proche et inconnu, l'homme est lui-même, dans son être, étranger à lui-même : être-jeté, exposé à l'inquiétude de l'étant dans son ensemble, disposé dans la *Unheimlichkeit* du langage et des passions – lesquels, *précisément parce qu'ils semblent proches et familiers*, l'égarant et le maintiennent exilé de lui-même⁸.

2. En tant qu'étranger, le plus inquiétant dans sa propre essence, il est celui qui s'échappe, s'expulse lui-même hors de toute quiétude familière (*Heimisches*), exerçant la violence de la *tekhnè*, du pouvoir-mettre-en-oeuvre et du savoir-faire pour s'arracher à la terre ferme, défricher, capturer, dompter le violent par la violence. "Jeté dans la nécessité d'un tel être", frayant des chemins là où il n'y a point de demeure, il est forcé "par l'être même" d'aller au-delà de lui-même.

3. En ex-cédant ainsi les bords du familier, il découvre et maintient ouvert – par et dans ce dé-payement même – l'étant comme terre, comme mer, comme animal, comme site; il peut aménager un monde et fonder un habitat. Le dévoilement de l'étant dans son ensemble, et partant la possibilité de l'habiter, n'est rien d'autre que l'événement de l'inquiétante-étrangeté, de la *Unheimlichkeit*.

⁸ Cf. *Introduction à la métaphysique*, tr. fr. Kahn, Gallimard 1967, p. 163

Ici se rassemble le trait fondamental du plus inquiétant, dans ce combat entre les deux sortes d'*Unheimlich* : la violence de la *tekhne* face à l'ordre de l'étant en totalité, la *diké*. "Celui qui *fait violence*, le créateur, qui avance dans ce qui n'est pas dit et fait irruption dans ce qui n'est pas pensé, qui obtient par force ce qui n'est pas arrivé et fait apparaître ce qu'on n'a pas vu, celui-là, ce faisant-violence, se tient constamment dans le risque (*tolma*). En se risquant à maîtriser l'être, il doit s'attendre à l'afflux du non-être (*Unseiende, me kalon*), à la dislocation, à l'in-stabilité, à l'in-adaptation et au désordre." C'est en accomplissant ce destin que l'être-homme peut devenir celui qui fonde, bâtit, institue, au risque d'être à la fois *apolis* : sans site ni cité, sans abri ni patrie, et *hupsipolis*: le plus éminent dans la cité, car il aura dû d'abord ouvrir, fonder le site et la cité, bâtir l'habitable – et cela précisément depuis un non-lieu, *atopos* et "apolitique", que désigne la *Unheimlichkeit*.

En somme, c'est depuis cette *Unheimlichkeit* originale que le dire poétique, l'écriture, la pensée, mais aussi la construction des villes et des maisons, des *Heime*, peuvent devenir possibles. Voilà ce qui ouvre en grand la question du rapport entre langage, ou écriture, *Unheimlichkeit* et habitation. Question déjà rencontrée au cours de ces notes, lors de la lecture des fragments de *Minima moralia*.

(On sait que suivant la démarche heideggerienne, l'être véritable du bâtir, c'est la poésie, la *Dichtung*, car elle est l'habiter initial, pour autant qu'elle donne la mesure pour toute mensuration, et d'abord pour celle de l'habitat, à partir d'une certaine condition du non-habitat, ou encore de la *Unheimlichkeit*. L'impasse actuelle trahissant non pas un manque de mesure, mais un excès, une "fureur du calcul", de la calculabilité portée par le concept d'*information* et oublieuse de l'être de toute mesure. C'est pourquoi il faut sauvegarder l'être de la poésie, si la possibilité d'un "renversement" de la condition actuelle, celle de l'impossibilité

d'habiter, doit être maintenue ouverte. Sans cela, l'homme reste impuissant à prendre la mesure qui convient à son être et à celui de son habitat. Il demeure dans l'impossibilité d'habiter. Ce que dit Wittgenstein à sa façon.)

14. Partant de la réflexion adornienne sur "la vie mutilée" et l'impossibilité d'habiter, nous avons suivi, avec Freud et Heidegger, l'ambiguïté et les paradoxes qui viennent se condenser dans le mot et le concept de *Unheimlichkeit* et qui touchent le chez-soi et l'étrangeté, la domesticité et l'indomesticable, l'habitat et le non-habitat. Nous n'aurons pas le temps évidemment de conduire plus loin l'examen de ce concept, que nous laissons ici en suspens. La confrontation entre la pensée existentielle-ontologique et la métapsychologie reste à faire; notamment par rapport à la question que porte ce concept et qui nous inquiète ici.

Revenons une dernière fois sur les propos d'Adorno, de Wittgenstein et de Heidegger qui ont fourni le prétexte des présentes notes.

Qu'est-ce qu'ils nous disent aujourd'hui de la question de l'habitation ? Fin de la maison, perte du savoir-habiter, absence d'architecture. Par delà l'incommensurabilité des pensées qui les sous-tendent, ces propos convergent vers un même verdict : l'impossibilité de bâtir et d'habiter. Ils convergent encore sur un autre point majeur : l'hégémonie de la science et de la technique et le rôle qu'elle joue dans le désastre de l'habitat. Il reste que le contexte des propos cités, l'horizon techno-scientifique de leur temps, était délimité par la physique nucléaire, la fission de l'atome et la "conquête spatiale". Or les télé-technologies actuelles, basées sur l'"énergie en information" et s'étendant sur la terre et l'environnement planétaire, déploient une puissance de mobilisation et de "traitement" d'énergies inconnue alors (ce qui ne veut pas dire impensable). Elles vont et iront infiniment plus loin dans l'*exploitation* de l'espace et le temps, dans

la suppression des distances et des durées, et par conséquent dans la *Heimatlosigkeit*, le processus de désenracinement spatial et temporel des habitudes, des cultures, des expériences, des données. Suivant le développement récent des sciences et techno-sciences post-industrielles, celles de la téléprésence, de la vitesse des transmissions électromagnétiques, de l'abolition des intervalles classiques d'espace et de temps qui organisaient jadis le monde, P. Virilio⁹ décrit et explore ce scénario de l'"émancipation extra-terrestre", notamment en ce qui concerne la "déterritorialisation" du corps : développement de l'appareillage de prothèses "intelligentes", l'insémination du vivant par les bio-technologies, l'implantation des "xénogreffes" et des "technogreffes", l'accélération de bio-rythmes.

Les télé-technologies accomplissent ainsi la modernité techno-scientifique comme détermination métaphysique de l'être de l'étant (de l'espace, du temps, du mouvement, des phénomènes), déclenchant un mouvement de *déterritorialisation* et *dés-historicisation* sans précédent. D'où la question : qui pourrait dire aujourd'hui quelles seront les conséquences de leur extension (planétaire) et de leur pénétration (y compris intra-organique) pour la problématique de l'habitation – du lieu, du moment, du proche et du lointain, etc. – telle que nous l'avons cernée ici ?

15. L'horizon d'évidence, ouvert par le présupposé du sol et de la demeure terrestres comme ce qui va de soi quant à l'humain – c'est cela qui cesse manifestement d'être pertinent dorénavant. On peut être frappé d'effroi, comme le fut Hannah Arendt, faisant valoir que s'abstraire du champ de l'habitat terrestre et chercher à s'en affranchir, c'est risquer la destruction de la dimension humaine et

⁹ *L'art du moteur*, Galilée 1993. Cf. J.-F. Lyotard, *L'inhumain*, Galilée 1988 ; et du même, « Une fable postmoderne », *Moralités postmodernes*, Galilée, 1993.

se vouer à la perte. Il reste qu'aujourd'hui, c'est à l'aune de cet ébranlement, immensurable, qu'il va falloir juger les *lieux* de la pensée, y compris de la pensée qui, s'attachant à penser depuis le non-habitat, depuis l'absence de sol, cherche à ancrer l'habitation dans le séjour terrestre. Car désormais le doute pèse sur la plausibilité même de toute idée d'un "nouvel enracinement", de "renversement" de l'impossible condition habitationnelle (architecturale, urbanistique, territoriale, spatiale) contemporaine, s'il est vrai que l'horizon dans lequel et depuis lequel ce renversement devrait pouvoir avoir lieu, donnant lieu au *lieu* et à l'habitation, – cet horizon est précisément ce que nous perdons maintenant, à savoir : l'habitat terrestre.

Virilio fait ici écho à Husserl : « La perte de l'horizon terrestre du monde propre, c'est la perte de toute mesure. Hors de la planète Terre, rien n'est "grand" ou éloigné... »¹⁰ L'ébranlement qui a lieu maintenant est l'ébranlement même du "lieu" et du "maintenant". Les *shifters* du langage "naturel" comme "ici" et "maintenant" étant désormais *médiatisés* par les technologies de la téléprésence, sous le régime général de la numérisation.

Seulement, voici une énigme paradoxale. Avec l'accélération des technologies du "temps réel", la proximité est supprimée en même temps que les distances sont réduites, alors que l'éloignement et le délai sont de plus en plus absents. Étrange uniformité, s'étendant désormais à l'infini, où tout devient sans distance, sans que pour autant *cela* ne soit ni près, ni loin¹¹.

Que l'"homme" en ce début du XXI^e siècle semble s'égarer, s'enfermer dans une aporie et se trahir comme *aporos*, nous en avons donc un signe en ceci

¹⁰ Voir E. Husserl, *La Terre ne se meut pas*, Minuit, 1989, où, comme on a pu le suggérer, la recherche d'une « *spatialité originnaire* » n'est pas sans rapport avec le motif heideggérien de la Terre « *comme ce sur quoi l'homme fonde son habiter* » ; voir également, là-dessus, H. Arendt, « La conquête de l'espace et la dimension de l'homme », *La crise de la culture*, tr. fr. Dupont, Gallimard, 1972.

¹¹ Cf. M. Heidegger, *EC, op. cit.*, pp. 194 sq.

que, au regard de l'habitation, "il" liquide à la fois la *domus* et l'indomesticable, le familier et l'étranger, la distance et la proximité¹². Se frayant une route dans toutes les directions, s'égarant hors de toute voie, c'est par là que se découvre toute l'inquiétude de celui que la tragédie grecque nommait le plus inquiétant, *pantoporos aporos*, l'être sans issue. Quoi de la *Unheimlichkeit*, alors, dans la société planétaire de télé-information instantanée ?

¹² Heidegger, *ibid.*; J.-F. Lyotard, *L'inhumain, op.cit.*, pp. 203 sq.